

Éphémère innocence

Je suis née dans un village éloigné et très isolé nommé Rapide-Deux. C'était une toute petite agglomération dont les maisons, construites sur un plateau non loin de la rivière Outaouais, en Abitibi, étaient destinées à loger les familles des employés de la centrale hydroélectrique. Tout autour, c'était la forêt. Des montagnes bordaient l'horizon sur trois côtés. À l'extrême sud, il y avait une falaise qui surplombait la rivière, là où avait été construit le barrage. La vue était magnifique et les couchers de soleil, d'une grande beauté.

Déjà, lorsque j'étais petite fille, ce village était superbe à mes yeux. Pour une enfant, la vie y était très agréable. À cause de la géométrie des lieux, le terrain de jeu était immense. Les enfants étaient soumis à peu de restrictions: ils n'avaient pas le droit de s'aventurer sur le barrage ou de sortir du village sans la permission des parents, mais ils avaient le droit de monter sur le Calvaire, la plus haute des montagnes qui entouraient le village et sur laquelle une grande croix avait été érigée par les villageois. Au dire de certains, cette croix avait pour fonction de protéger le village, notamment contre les feux de forêt, certes l'élément le plus menaçant sur ce territoire densément boisé.

Comme tous les autres enfants, j'eus bientôt le droit de m'aventurer dans cet espace presque illimité. Dès que je fus capable de marcher, en fait. D'abord, on m'interdit de trop m'éloigner, mais, à mesure que je grandissais en taille et en autonomie, mon territoire s'étendait.

Ma première préoccupation consista à découvrir mon univers. Il y avait une quinzaine de maisons. Une église, une école et un centre communautaire occupaient un même édifice au centre du village. Il y avait également un restaurant-hôtel pour les célibataires, un dispensaire où logeait une gentille infirmière, une maison pour les enseignantes et une épicerie, une sorte de magasin général plutôt, où l'on trouvait de tout : de la nourriture, bien entendu, mais également des vêtements, des outils, et que sais-je encore. Pour la sécurité des enfants, les voitures n'étaient pas autorisées à circuler dans le hameau. Une voie de contournement avait été construite où chaque résidant avait son garage. On y trouvait également un très grand atelier de menuiserie et une bâtisse destinée à la réparation des camions de la compagnie.

J'appris très tôt, à l'instar des autres petits de mon entourage, qu'il existait un Dieu que tout le monde appelait Seigneur, et que ce Dieu était très important et surtout très puissant. Je ne savais pas exactement qui il était, ni pourquoi il était aussi important, mais on m'avait enseigné avec insistance qu'il fallait prier. Maman m'a appris toutes les prières. On était au début des années 1960. Ce Dieu était un Dieu d'amour, mais également un Dieu vengeur qui ne manquait pas de punir les enfants s'ils étaient méchants. Je compris qu'il fallait craindre la colère de Dieu, mais sans très bien savoir pourquoi.

Un Dieu qu'on ne voyait pas, qu'on n'entendait

pas, c'était là une abstraction qui me paraissait bien mystérieuse, compte tenu de mon jeune âge. J'ignorais où il habitait : dans le village il n'y avait pas de maison pour lui, si ce n'est l'église, comme on me le disait ; mais, dans l'église, il n'y avait pas de lit, pas de salle de bain pour se laver et surtout pas de cuisine pour faire à manger.

On m'expliqua que l'église était un lieu de prière pour parler directement avec Dieu et que le curé venait tous les dimanches au village pour célébrer la messe. Ma grand-mère me dit que Dieu ne vivait pas dans l'église. Décidément c'était très difficile à comprendre.

— Mais où vit-il, grand-maman ?

— Il vit au paradis et c'est là que les enfants et les adultes iront le rejoindre s'ils sont gentils.

— Mais, le paradis, c'est où, grand-maman ?

— C'est au ciel, me répondit-elle, en pointant du doigt l'espace au-dessus de sa tête.

— Et quand le rejoint-on, si on est gentil ?

— Lorsqu'on meurt.

Lorsqu'on meurt... Mais qu'est-ce que c'est que la mort ? Bof ! Après tout, pourquoi chercher à avoir toutes les réponses immédiatement. Le monde est grand et il fallait le découvrir. Je m'y attarderais plus tard. L'essentiel était qu'il fallait être gentil si on voulait aller au paradis. Et même si je ne savais pas exactement ce qu'était ce lieu, j'avais compris que ce devait être un endroit merveilleux et qu'il valait mieux, après la mort, aller là que d'aller... je ne savais trop où. Je faisais donc de mon mieux pour être gentille avec mes parents, ma sœur, mon frère, mes amis et toutes les personnes que je rencontrais.

Mais ça n'allait pas toujours de soi. Il m'arrivait de me chicaner ou de désobéir un peu, même si je

m'appliquais. J'y mettais pourtant de réels efforts. Déjà, j'éprouvais la difficulté de la perfection et la nécessité de constamment travailler à m'améliorer.

Il n'en reste pas moins que la foi, dès mon âge le plus tendre, a pris une place considérable dans ma vie. Je m'astreignis très tôt à faire ma prière chaque soir à genoux près de mon lit. Je n'y manquais jamais. Bien sûr, avec le temps, ma foi s'est transformée, mais elle a toujours continué de m'accompagner dans mon cheminement. J'y ai constamment trouvé refuge à mesure que les épreuves se sont accumulées.

Le Seigneur devint mon confident. Ce fut toujours en m'adressant à lui que je surmontai finalement tous les obstacles dont ma route fut abondamment parsemée. Sans doute ne me répondait-il pas, mais il m'écoutait dans les moments où j'avais le plus besoin de m'épancher. À de nombreuses occasions, ma foi m'a sauvée, pour paraphraser les paroles du Nouveau Testament, et j'y demeure très attachée encore aujourd'hui.

L'ombre sinistre

Au début, ma prière était toujours sensiblement la même : un *Notre Père* et trois *Je vous salue, Marie*. Mais un jour, alors que je n'avais pas encore trois ans, mon oraison prit une forme fort différente.

« Bonjour, Seigneur,

« La vie ne me semble plus la même depuis quelque temps. J'ai l'impression d'avoir perdu mon innocence, de ne plus être tout à coup l'enfant spontanée et insouciante que j'étais encore il y a peu. Je ne sais même plus ce que c'est que d'être une enfant et d'avoir le droit de jouer sans devoir payer tout ce que l'on fait. Je ne sais plus ce que c'est que d'avoir un cadeau sans devoir le payer. Je ne sais plus qui je suis ni où je vais. La détresse m'envahit et m'ensevelit. Je me sens perdue.

« Une nuit, un monstre s'est glissé dans mon lit, un monstre affreusement laid, qui fait très mal. C'est drôle, il avait l'odeur de papa et une robe de chambre bleue comme la sienne. Une ombre est entrée dans notre chambre à ma sœur, Lorette, et à moi. Sur le moment je n'ai pas eu peur : je croyais connaître cette ombre. Elle s'est dirigée vers le lit de ma grande sœur, a levé les couvertures... puis a dirigé son regard vers

moi. Mon lit est placé dans l'autre coin de la chambre. Je m'étais fait une petite tente avec mes couvertures en les appuyant sur les barreaux qui sont là pour m'empêcher de tomber. C'est que, vois-tu, je ne suis pas tellement grande; j'ai à peine deux ou trois ans. Tu sais, je viens juste de perdre ma couchette; c'est désormais mon frère, Anthonin, qui a un an de moins que moi, qui dormira dedans.

«L'ombre a bien vu que je ne dormais pas. Elle a alors remis en place les couvertures de Lorette et s'est dirigée vers moi. La robe de chambre de l'ombre était grande ouverte et on pouvait voir sa nudité. C'était un homme, Seigneur! Il a alors dit: "Pousse-toi!" Et le cauchemar a commencé. J'ai honte! Je ne sais pas pourquoi, mais je sais que ce n'est pas bien. Et je sais que cela fait très mal. J'ai beau pleurer et la supplier d'arrêter, l'ombre ne semble pas entendre. Et cette odeur qui me lève le cœur! Et ces râles qui me font peur! Cette étrange petite gelée gluante et collante qui me reste entre les jambes et qui me donne l'impression que j'ai uriné dans mon lit.

«Qu'est-ce qui m'arrive? Je suis malheureuse, terriblement malheureuse. Pourquoi cela m'arrive-t-il? L'ombre, Seigneur, c'est papa qui vient désormais dans mon lit presque chaque soir. C'est papa qui me détruit un peu plus chaque nuit. Qui me vole mon enfance, mon innocence, ma joie, ma liberté. Qui m'enchaîne toujours un peu plus dans une prison de mensonges.

«Il m'a dit que j'irais en enfer pour ce que j'ai fait. Il m'a dit que tu ne m'aimais pas et que tu ne m'aimerais jamais. Il m'a dit que si je parlais j'irais plus rapidement en enfer. Il m'a menacée. Est-ce que c'est normal? Dis-moi, qu'est-ce que j'ai fait pour que tu me haïsses autant? Qu'est-ce que je dois faire pour me

racheter? D'après la description que papa m'a faite de l'enfer, j'ai vraiment peur d'y aller. Est-ce possible pour moi d'éviter ton châtement? Dis-moi comment faire, s'il te plaît! Je serai douce, sage et obéissante. »

Je venais de découvrir l'autre endroit où on va lorsqu'on meurt et qu'on ne mérite pas d'aller au paradis: c'est l'enfer. L'enfer où on brûle toute l'éternité, où la souffrance est tellement grande que rien sur terre ne pourrait s'y comparer. Je pensai que cela devait faire terriblement mal, car la souffrance que j'endurais chaque nuit me paraissait insupportable. Il ne me restait qu'une seule solution: essayer d'être encore plus sage et plus gentille pour éviter d'être châtiée. Mais il me semblait décidément que je n'y arrivais pas, car la douleur augmentait d'une nuit à l'autre.